

Que l'on nous pardonne si nous ne savons de nouveau résister à faire une autre, mais courte citation : ce sont les dernières lignes du chapitre consacré à l'abbaye gothique de Saint-Denis, près de Paris, laquelle renfermait autrefois les tombeaux des rois de France :

Lecteurs chrétiens, pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux en errant au milieu de cette famille de saint Louis et de Clovis. Si tout à coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser devant leurs sépulcres et fixer sur nous leurs regards à la lueur de cette lampe... Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres des rois ; nous les reconnaissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau.

Eh bien ! peuple royal de fantômes, dites-le-nous : voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne ? Le trône vous tente-t-il encore ?... Mais d'où vient ce profond silence ? D'où vient que vous êtes muets sous ces voûtes ? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière, vos yeux se referment, et vous vous cachez lentement dans vos cercueils.

Ah ! si nous avions interrogé ces morts champêtres dont naguère nous visitons les cendres, ils auraient percé le gazon de leurs tombeaux, et, sortant de la terre comme des vapeurs brillantes, ils nous auraient répondu :

« Si Dieu l'ordonne ainsi, pourquoi refuserions-nous de revivre ? Pourquoi ne passerions-nous pas encore des jours résignés dans nos chaumières ? Notre hoyau n'était pas aussi pesant que vous le pensez, nos sueurs mêmes avaient leur charme lorsqu'elles étaient essuyées par une tendre épouse ou bénies par la religion. »

Mais où nous entraîne la description des tombeaux déjà effacés de la terre ? Elles ne sont plus, ces sépultures ! Les petits enfants se sont joués avec les os des puissants monarques. Saint-Denis est désert, l'oiseau l'a pris pour passage ; l'herbe croît sur ses autels brisés ; et au lieu du cantique de la mort qui retentissait sous les dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie qui tombent par son toit découvert, la chute de quelque pierre qui se détache de ses murs en ruines ou le son de son horloge qui va roulant dans les tombeaux vides et les souterrains dévastés.

S'il est quelque lecteur qui ne goûte point la beauté de ce langage, il faut avouer qu'il est difficile.

Avant de clore ces modestes études, qu'il nous soit permis de nous demander si le *Génie du Christianisme* est destiné à vivre longtemps.

Il est certain que les circonstances dans lesquelles il vit le jour lui furent favorables. Comme nous l'avons déjà dit, la génération contemporaine subissait encore les tristes effets de la révolution française ; on ne connaissait plus le chemin des temples ; on n'entendait plus les accents de la parole divine ; on ne savait plus ouvrir les lèvres pour prier. Cependant, dans cette vallée de larmes, toute âme a besoin de consolations spirituelles, toute âme a besoin de prières et de sacrifices, toute âme a besoin du flambeau de la parole de Dieu, toute âme a besoin de temples. La nature humaine proclamera toujours ces besoins.

Or, le *Génie du Christianisme*, par les tableaux enchanteurs des beautés et des bienfaits de la religion chrétienne, par les charmantes, par les ravissantes descriptions des cérémonies du culte, rencontra ce besoin universel des âmes. Il fut accueilli comme un sauveur.

Mais à présent que les temples en France sont rouverts, que les chaires ne sont plus muettes, que la prière est libre et que sur les autels s'immole de nouveau l'Agneau de Dieu, le *Génie du Christianisme* va-t-il pâlir et rentrer dans l'ombre ? Nous osons espérer le contraire ; et voici nos raisons.

L'ouvrage existe depuis un siècle et il ne paraît pas avoir perdu de sa popularité primitive. Toujours les éditions succèdent aux éditions, les formats aux formats ; toujours les collèges et les couvents canadiens le donnent en prix comme les lycées et les pensionnats français ; les revues, les critiques et les orateurs le louangent à qui mieux mieux comme naguère à Saint-Malo, lors du cinquantenaire des funérailles de l'illustre écrivain.

Le mérite réel de ce livre ne dérive donc pas seulement des circonstances de sa naissance.

Il vient de deux autres sources : sa forme et son fond.

La première est certainement d'une qualité supérieure au dire de tous les écrivains autorisés. Les

jeunes élèves, de concert avec les écrivains du métier, le goûtent, le savourent naturellement comme l'on goûte tous un fruit délicieux et exquis.

Or, nous savons que seules, généralement, les œuvres littéraires vont à l'immortalité, qui sont marquées au coin de la perfection de la forme : tels les poèmes et les livres historiques anciens et modernes.

Nous le demandons, qu'est-ce, après tout, que *l'Iliade* et *l'Enéide*, ces deux poèmes toujours anciens et toujours nouveaux ? Ne sont-ce pas, comme fond, de beaux riens, des riens sonores, des inventions et des fables ?

D'un autre côté, le *Génie du Christianisme*, comme le *Parfum de Rome*, comme la *Vie de Jésus-Christ*, a pour objet tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, de plus vivant, de plus immortel : la Religion.

Chateaubriand en a magnifiquement chanté les beautés et les bienfaits. Donc, l'Eglise et la France devront lui en garder un souvenir impérissable.

P.S.—A propos du *Génie du Christianisme*, il nous est venu parfois à l'esprit une pensée qu'il nous coûte quelque peu d'exprimer ici, craignant, d'un côté, d'ennuier nos lecteurs en les astreignant trop longtemps à nous lire, craignant de l'autre de montrer en cela un peu trop de hardiesse ou de singularité. Nous osons le faire, cependant, dans l'espérance que si cette idée déplaît à quelques-uns de nos lecteurs, ils ne nous garderont pas rancune pour cela.

Il est évident que, avant tout, l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* est un poète, un grand poète en même temps un poète savant comme Milton, comme Dante. L'Auteur de tous les dons lui avait accordé, à un degré supérieur, le sentiment du beau, du grand, du divin. Comme les véritables poètes, il avait des idées élevées et goûtait sensiblement toute la poésie de la nature et de la religion. Il eut donc le sens des merveilles de la Création et celui des merveilles encore plus grandes de la Rédemption. Voilà pourquoi, sous l'impulsion vive de ce sentiment du beau, du bien et du vrai, à la vue de toutes les horreurs de la révolution française, à la vue des désordres épouvantables qu'elle avait créés, surtout sous le rapport moral et religieux, Chateaubriand prend la lyre harmonieuse que le ciel avait mise entre ses mains, et se met à chanter les beautés et les bienfaits du culte catholique.

Il intitule son livre : *Génie du Christianisme ou beautés de la religion chrétienne*.

Cet ouvrage, il nous semble, est une espèce de poème, mais un poème d'un genre tout-à-fait nouveau. Comme nous l'avons dit, c'est une série de tableaux magnifiques où il passe en revue, avec une magie de style sans pareille, le dogme, la morale ; la poésie, la littérature, les arts en rapport avec le christianisme ; les cérémonies de l'Eglise et tout ce qui regarde le

clergé séculier et régulier ; enfin la partie historique et mystique de la religion.

A l'instar de Dante dans son poème si original de *l'Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis* l'auteur du *Génie du Christianisme* donne au sien une forme nouvelle, c'est-à-dire celle de ses tableaux. Chateaubriand, comme Dante, laisse là de côté l'ancienne forme épique créée par Homère et suivie par Virgile, Le Tasse, Camoëns, Milton, Klopstock. Ce plan nouveau, si brillamment exécuté, et si noblement rempli de belles, de grandes et saintes choses, pourra peut-être lui donner, comme au célèbre poète florentin, l'immortalité littéraire. Tous deux, dans leur poème, ont le cachet d'un style original ; tous deux, dans leur poème, ont pour objets des choses qui ne meurent point.

GRÉGOIRE LE SOLITAIRE.

BAGATELLES LITTÉRAIRES

L'abbé de l'Atteignent, jouant aux petits jeux de société, eut, pour pénitence, de faire un impromptu à la plus jolie personne de la compagnie. Il s'en acquitta aussitôt par ce couplet :

En impromptu,
Je n'ai rien chanté de ma vie ;
Mais que vos yeux ont de vertu,
Et quand on est aussi jolie,
On a bien droit d'être servie
En impromptu.

CONTE HINDOU

LE VOLEUR ET LE RAJAH

Un voleur, qui avait déjà commis un grand nombre de larcins, finit cependant un jour par se laisser prendre.

On le conduisit devant le rajah de Travencoor.

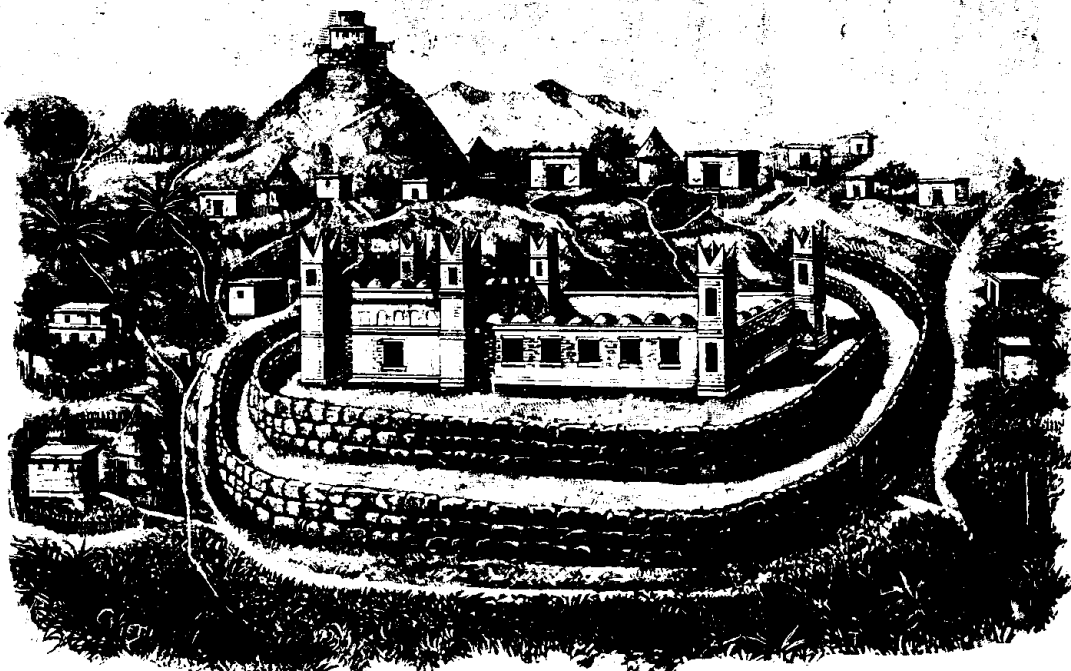
— Je te fais grâce de la vie, lui dit celui-ci, si tu me montres un voleur plus habile que toi.

— Déliez-moi bien vite alors, dit le compère, car ce n'est pas un que je vous indiquerai, mais dix, mais cent.

— Voyons d'abord, dit le rajah.

Le voleur alors lui nomma tous ses ministres, tous les chefs de village, tous les gouverneurs de provinces.

— Il a raison, dit le rajah ; je sais bien que tous ces gens me volent, mais ils ne se sont pas encore laissés prendre. Ils sont donc plus habiles que lui ; qu'on lui rende la liberté !



ABYSSINIE. — PALAIS DE "L'ATHIE" JOHANNES A MÉKELÉ